

JEAN KAMBITISIS

Jacqueline de Romilly

Je suis très sincèrement reconnaissante à l'Université de Crète de m'avoir invitée à participer à cet hommage qui est aujourd'hui rendu à Jean Kambitsis ; et, malgré une vie déjà trop remplie pour mon âge, j'ai tenu à accepter cette invitation - parce que j'ai toujours eu pour lui une estime profonde. Je tiens à le déclarer avec quelque solennité à vous tous, qui l'avez bien connu.

199

Je regrette seulement de devoir le dire en français. Jean Kambitsis parlait et écrivait le français à la perfection. Son édition de l'*Antiope* est en français, ainsi que de nombreux articles. Il a donné des conférences en français à Paris. Il pouvait d'ailleurs écrire également, ce qui sans doute est plus rare, en latin. Or je ne suis pas capable de m'exprimer en grec moderne. Je vous en demande pardon. Mais cette infériorité, dont j'ai un peu honte, fait déjà ressortir un des mérites de celui dont je parle - mérite que j'apprécie en tant que française, et qu'aujourd'hui j'envie.

Je ne dirai pas que je l'ai bien connu. Il a suivi mes séminaires. Il y a pris la parole. Je l'ai vu et lui ai parlé, semaine après semaine. Mais c'était, vous le savez, quelqu'un d'extraordinairement discret, presque de secret. Seul son sourire, qui était selon les cas ironique ou complice, amical ou un peu narquois, révélait ses sentiments. Il avait l'air de quelqu'un qui pourrait dire beaucoup, mais attend son heure. J'aimais cette discrétion. Et je crois qu'on la retrouve dans son oeuvre, qui n'a rien de tapageur, mais qui débrouille les choses sans insister, se contentant d'une érudition sûre et lucide. Il vérifie, il trie, il choisit, sans se laisser jamais entraîner par la facilité, et sans se laisser non plus ni griser par les fausses découvertes, ni intimider par l'opinion des autres.

C'est de certains aspects de cette oeuvre, sobre mais exemplaire, que je voudrais dire quelques mots, laissant à d'autres le soin de parler de son irréprochable carrière ou de son dévouement à l'Université.

Et d'abord, d'un mot : Jean Kambitsis était, dans toute la force du terme, un *philologue*. Je pense que de tous les jeunes chercheurs, français ou étrangers, que j'ai vu défiler dans mes cours ou mes séminaires, aucun n'a jamais été, de nature et de formation, autant que lui un philologue.

Le philologue est celui qui cherche avant tout la rigueur dans la compréhension des textes. Et, avant de les comprendre, pour les comprendre, il faut d'abord les établir aussi correctement que possible. Il faut pour cela consulter les sources manuscrites et les classer, examiner les traditions indirectes et leur valeur, considérer les propositions faites par des savants, avec leurs raisons et leurs preuves. Quand j'ai connu Jean Kambitsis il travaillait à l'édition de l'*Antiope* d'Euripide, un texte perdu, souvent cité, objet d'hypothèses nombreuses. Pour cela, il a tout lu - en grec et en français, mais aussi en anglais ou en allemand. On ne pouvait le prendre en faute. Et, dans ce domaine où les hypothèses étaient

plus nombreuses que les certitudes, l'enquête ne prend de valeur qu'en étant, en effet, à la fois exhaustive et méthodique. Être éditeur de textes, et surtout de tels textes, exige une rigueur obstinée, dont son livre est un bel exemple. Plus tard, il devait entreprendre la préparation d'éditions d'un genre différent : il a alors apporté le même soin à mettre de l'ordre dans les manuscrits qu'il en avait mis à départager les hypothèses des savants. Ses notes sur les manuscrits du *Critias* et des *Argonautiques orphiques* en font la preuve.

Et puis le métier de philologue est aussi d'expliquer - tout simplement de construire, de comprendre, de cerner le sens exact des mots. Cela suppose des connaissances, de la passion, de la patience. Je me suis livrée à cet exercice pendant des dizaines d'années pour traduire Thucydide, et pour écarter, autant que possible, les interprétations hâtives ou erronées. Je sais l'effort d'attention à chaque détail qui est alors nécessaire. Et j'aimerais citer une petite remarque de Kambitsis, où je reconnais comme la devise du philologue. C'est dans son article sur la Peithô, paru à Thessalonique en 1973; il écrit, page 10: "Si l'on veut éviter le risque d'éliminer de l'énoncé du problème ses éléments essentiels, c'est du mot-à-mot qu'il faut partir".

Belle réaction de professeur, qui ramène dans la bonne voie l'esprit de ses élèves en train de s'égarer! Bonne réaction de savant qui sait résister à l'attrait des hypothèses brillantes ou des solutions faciles! Noble réaction d'un homme qui n'oublie jamais combien la vérité est une maîtresse exigeante!

Mesdames, Messieurs, cette attitude, qui a été, dans tous ses travaux, celle de Jean Kambitsis, doit, j'en suis sûre, être placée *très haut* - en notre temps plus qu'en aucun autre. Mais il est des tentations bien pires, pesant sur nous tous.

Nous sommes à une époque où l'on aime voir et toucher. On ressent une joie immédiate à retrouver sur le terrain les traces tangibles de sociétés évanouies. On va voir, sous un soleil de plomb, la baignoire de Nestor, et l'on s'extasie. Mais on ne sait pas qui est Nestor, et l'on a pas lu Homère. Pourtant, notre monde fait des progrès en plomberie, plus qu'en poésie. L'amour des textes est en crise.

Et surtout, on aime aujourd'hui les idées brillantes, les hypothèses faciles, construites sur une étymologie non vérifiée, ou sur un vers dont on n'a même pas été voir le contexte. Et l'on se lance allègrement dans les sujets à la mode : les femmes, l'inceste, les influences de l'Inde ou des Vikings, les intertextes, les ambiguïtés, l'absence de sens, et tous les sens qu'ignorait l'auteur ... Jean Kambitsis avait raison quand il écrivait, avec modestie mais sans concession, qu'il fallait revenir au mot-à-mot. A beaucoup, aujourd'hui, ce mot-à-mot réserverait des surprises...

Et, voyez-vous, un des plus grands bienfaits de l'étude du grec ancien en général me paraît justement être qu'elle enseigne le respect des textes, qu'elle apprend à contrôler, à vérifier, à ne pas s'engager de travers. Dès les petites classes, on découvre qu'il faut un effort pour parvenir à saisir une pensée d'il y a vingt-cinq siècles, et où les mots ont glissé vers des sens trompeurs. On s'entraîne à cela dès les débuts. On fait des contre-sens. On découvre pourquoi. On va, une autre fois, plus lentement. On regarde mieux les mots; et l'on perd l'habitude de se laisser prendre à leurs pièges. Or, même pour celui qui ne sera pas helléniste, n'est-ce pas exactement ce dont notre temps a besoin? Pour compenser le bavardage, la propagande, la langue de bois! Platon évoque dans la *République* le bruit du peuple à l'Assemblée et la façon dont ce fracas du blâme et de l'éloge ébranle bientôt l'âme du jeune homme. Qu'eût-il dit de voir ce fracas reproduit par la télévision dans tous les foyers, tous les jours, à des milliers de kilomètres à la ronde? Nous vivons une époque qui

aurait grand besoin, à tous les niveaux, de cet entraînement à la méthode et à l'honnêteté intellectuelle qu'est un cours de grec ancien correctement conduit.

Je garde un beau souvenir à l'esprit - c'est la date à laquelle Jean Kambitsis a soutenu sa thèse à Paris, à la Sorbonne. Il n'y a pas dû y en avoir beaucoup, qui furent soutenues en ce mois-là - c'était mai 1968. Pour une heure, on échappait aux désordres et aux violences : comme si nous avions vécu en un autre siècle, dans une pièce provisoirement sereine d'une Sorbonne alors en plein désordre, nous avons discuté philologie.

Cela ne veut pas dire que le philologue soit indifférent aux destinées de son pays, ou sans courage pour le servir, loin de là. J'ai affirmé une fois, à l'Académie française, que le savant entraîné à peiner pour l'amour de la vérité se révélait aussi, en cas de crise, le plus vaillant et le plus inflexible. L'habitude d'être fidèle au vrai, fait les hommes fidèles; l'habitude de dépister les erreurs, fait les hommes fermes. Je pense que Jean Kambitsis était de ce genre d'hommes.

201

Mais je n'ai parlé que du principe de son oeuvre et des vertus du philologue : il serait temps de rappeler que celle-ci touche, à travers des détails en apparence menus de lecture de texte ou de mot-à-mot, à certains des traits les plus importants de la culture de la Grèce antique.

Personnellement, je connaissais surtout de lui, à l'origine, son édition de l'*Antiope* - un texte du Vème siècle, célèbre pour le débat philosophique qu'il contenait et que cite abondamment Platon. Mais j'ai vu ensuite son intérêt pousser Jean Kambitsis dans des directions assez différentes. Pour ne citer que du grec (car il y a aussi de nombreuses études sur du latin), je remarque qu'il s'est tourné à diverses reprises vers des questions d'ordre religieux ; il a ainsi consacré un long mémoire de l'Université de Jannina aux filles de Minyas et de Proitos - deux "mythes de résistance" au culte de Dionysos, d'où il ressort que Dionysos, dieu nouveau-venu, a annexé des mythes orgiastiques beaucoup plus anciens, liés à des cultes locaux. D'autres études, sur des rites, sur des cultes, iraient dans le même sens. Et, *a priori*, un lecteur peu averti pourrait éprouver quelque surprise : l'*Antiope* et l'histoire des religions semblent deux ordres de recherche bien différents.

Mais je me réjouis de cette rencontre : elle est - et on l'oublie un peu trop souvent - inscrite dans la nature même de la culture de la Grèce ancienne.

On l'oublie parce que le Vème siècle des sophistes est celui des débats philosophiques et d'un humanisme hardi, qui parfois touche à la libre pensée.

Mais s'en tenir là est aller beaucoup trop vite, et confondre le rationalisme antique avec celui du XVIIIème siècle. La pensée de la Grèce ancienne, pour rationnelle qu'elle soit, plonge cependant dans le mythe, dans l'irrationnel, dans la tradition archaïque ; et elle se déploie toujours plus ou moins sous le regard des dieux.

J'en prendrai pour exemple deux notions dont Jean Kambitsis s'est occupé, et pour lesquelles il a su restituer cet arrière plan : le serment et la persuasion.

Le serment est ce sur quoi reposent tous les liens entre groupes ou entre individus. Il comporte ses garanties et son rituel, déjà chez Homère. Or on constate qu'il présente deux aspects : il est, d'une part, au centre de la vie démocratique d'Athènes, dont il marque et scande les activités politiques et judiciaires ; mais il ne cesse pas pour autant d'avoir ses rites et sa face religieuse. Jean Kambitsis a su remonter vers ces aspects plus anciens.

De même, la persuasion est devenue l'art souvent subtil de convaincre, grâce à la rhétorique; son nom même est lié à l'enseignement des sophistes et aux usages de la

démocratie. Mais quand, précisément à propos du procès solennel reproduit dans les *Euménides*, Eschyle parle des “yeux” de la Persuasion, Jean Kambitsis a su rappeler que le mot n’était pas choisi à la légère, et qu’il reflétait le souvenir de la *peithô* amoureuse, associée à Charis et liée à Aphrodite. Or retrouver ainsi les ombres sacrées qui se cachent derrière le clair langage du Vème siècle athénien, c’est restituer sa vraie grandeur à cette clarté.

La structure même de la tragédie, d’ailleurs, l’illustre assez; car ses débats, si modernes, s’inscrivent dans le cadre du mythe; et les personnages, avec tous leurs arguments savamment ordonnés, alternent avec un chœur qui, continuellement, remonte de l’action en cours au vouloir divin et à toutes les forces mystérieuses, que nous ne voyons pas, mais auxquelles il nous oblige à croire, comme Atè ou bien l’Erinye. La clarté grecque est d’autant plus saisissante qu’elle est cernée d’ombres profondes, qui n’ont jamais été reniées.

202

C’est bien pour cela que je voulais rappeler cette double orientation des recherches qui occupaient votre collègue : cette double orientation nous mène tout droit à une des grandes forces de la culture grecque, à une des grandes raisons pour lesquelles, indépendamment de la rigueur philologique dont je parlais à l’instant, elle tient, dans notre formation à tous, une place qui n’appartient qu’à elle. Le mythe et la raison s’y entrelacent et s’y soutiennent réciproquement.

On peut rapprocher cette alliance de celle qui fait alterner dans la tragédie les parties lyriques, plus ou moins religieuses dans leur inspiration, et les débats tout pénétrés d’idées et d’arguments. Mais la tragédie nous offre encore une autre alternance, dont l’*Antiope* est un remarquable exemple : celle de ces débats avec des scènes pathétiques, mouvementées, remplies d’émotions, de reconnaissances, de vengeances. Tout cela était abondamment présent dans l’*Antiope*. Et pourtant, je voudrais, parlant de cette édition, ne retenir que le grand débat d’idées entre les deux frères. Ce n’est point là un simple goût personnel : sur tous les vers de l’*Antiope* transmis par la tradition indirecte, plus de la moitié appartiennent à ce débat, qui était célèbre. Platon, si peu porté à citer les poètes, en a cité des vers dans son *Gorgias* (ou plus exactement les a fait citer par Calliclès); et il en a commenté, résumé, transposé plusieurs autres - avec cette méthode de la demi-citation, qui ne convient évidemment que pour les textes connus de tous. Un texte capital, donc. Or il n’avait avec l’action qu’un rapport assez lâche. Peut-être Amphion était-il en train de faire de la musique et son frère le blâmait-il d’employer ainsi son temps? Ou bien refusait-il une invitation à aller à la chasse ? Quoi qu’il en soit, la discussion s’engageait pour un mince prétexte. Et voilà que Zèthos, le frère d’Amphion le blâmait d’abord pour cette activité égoïste et inutile ; puis la discussion s’étendait bientôt, non plus seulement à la musique, mais à toute la vie de l’esprit, et à ce que nous pourrions appeler la vie contemplative.

Je n’évoquerai pas ici le détail des problèmes que pose ce débat, ni les diverses solutions que propose Jean Kambitsis pour sa reconstitution. Mais, arrivant à un âge qui est un peu celui des bilans, il se trouve que j’ai voulu, ces mois derniers, écrire une sorte de somme sur la question “Pourquoi la Grèce?”. Pourquoi ce petit peuple grec qui n’a jamais commandé aux autres, et n’a pas, pendant des siècles, réussi à s’unir, a-t-il pu léguer à Rome, à l’Europe, et par-delà l’Europe, ses genres littéraires, ses mythes, ses concepts politiques et moraux - pourquoi ? Et la réponse est à mes yeux : parce qu’il a voulu, à tout prix, s’exprimer de façon à être compris de tous, sur des problèmes qui étaient ceux de tous. Cette ouverture, cette passion pour connaître l’homme, ce refus de s’enfermer dans le

particulier, m'avaient toute ma vie frappée avec Thucydide. Mais le débat d'idées - ce qui se sait en politique, en justice, en littérature - en a été la forme privilégiée. Plus les questions étaient traitées sous forme universelle, plus ces débats d'idées intéressaient. On parlait de l'homme, des mortels, de la nature humaine. Et tout se discutait, se clarifiait, s'analysait.

Que souvent de tels débats surgissent de façon bizarre dans la tragédie, chacun le sait. Qu'ils ne soient pas toujours étroitement liés à l'action est également reconnu. Ces faits sont la preuve que l'auteur y tenait. Et il y tenait d'autant plus que le thème en était plus large et plus essentiel.

Il se peut, bien entendu, que des sentiments personnels y soient pour quelque chose. D'autres tragédies d'Euripide expriment comme un désir de fuir loin des heurts de la politique. Mais à partir de telles réactions naissait le problème, sous sa forme universelle. Euripide n'exposait pas des goûts ou des aspirations, mais des idées, et des idées très générales.

Pour *Antiope*, en tous cas, le problème est traité sous un angle très général. On passe de la musique à la culture et à la sagesse. Et ceci est si vrai que le Calliclès de Platon pourra identifier l'Amphion d'Euripide avec Socrate - Socrate qui n'avait rien d'un artiste et ne croyait certes pas se désintéresser de la cité. Il y a là un élargissement remarquable.

Au reste, on peut laisser à Socrate le soin de dire combien il s'agit là d'un débat large et décisif. Il le dit avec une pointe d'ironie envers Calliclès, qu'eût apprécié Kambitsis : "Quoi de plus beau que de rechercher ce que doit être un homme, à quel travail il doit se livrer, et jusqu'à quel point, dans sa jeunesse et dans sa vieillesse?" (487 a).

Ce n'est pas l'affrontement de deux frères, avec leurs tempéraments et leurs personnalités : c'est l'affrontement de deux vies - un thème philosophique connu. Et tout entre en jeu : le plaisir, la fragilité des richesses humaines, l'athlétisme. C'est un débat complet, philosophique, humain.

L'on voit, je pense, où je voulais en venir : ce débat, de forme si résolument universelle, peut rejoindre tous les temps et tous les pays. Il traite d'une question qui se pose à chacun de nous; et Euripide a voulu l'analyser, dans son principe même.

C'est pour cela qu'il a été cité. C'est pour cela qu'on le retrouve dans un dialogue philosophique, appliqué à des gens tout autres que les deux fils d'Antiope. Et, pour la même raison, il nous parle encore aujourd'hui. Le dialogue entre les hommes et les époques s'établit de lui-même directement quand chacun s'élève à l'Universel.

Peut-être, Mesdames, Messieurs, suis-je en train, en ce moment, de faire l'éloge de la Grèce ancienne plutôt que celui de Jean Kambitsis : j'aime à croire que cela ne lui aurait pas déplu.

Mais on voit que tout se rejoint. L'importance de ce débat d'Euripide, et de chacun de ses mots, cités ou perdus, justifie l'effort minutieux de l'éditeur qui nous conduit, humblement mais sûrement, vers le souvenir de ce soleil englouti.

Cet effort aurait dû, sans cette fin tragique, se poursuivre et donner encore bien des fruits, à propos d'autres textes, d'autres idées, d'autres thèmes. Il demeure du moins comme un modèle - un modèle que ses élèves auront, j'espère, à cœur d'imiter.

Le débat d'*Antiope* porte sur le meilleur genre de vie. la vie du philologue est du côté d'Amphion, du côté de Socrate. Quand une vie d'homme est fauchée en pleine jeunesse et en plein bonheur, comme l'a été celle de Jean Kambitsis, au déchirement de ses proches

et de ses amis peut se mêler, à certaines heures, un sentiment d'amertume à l'idée de tant d'heures sacrifiées pour un but qui soudain paraît un peu vain. J'ai voulu rendre témoignage de ce qui est ma conviction profonde : ce but n'était pas vain. Comment serait-il vain de vivre pour la vérité, et de conduire les autres sur cette voie?

Ce à quoi Jean Kambitsis a consacré sa vie était noble. Il a aimé s'y donner. Il l'a fait bien. Et il s'est acquis des amis et des élèves dans divers pays. Nulle part les philologues ne l'oublieront. Nous penserons à lui, souvent, avec douleur, certes, mais avec une vraie reconnaissance pour ce qu'il a été.

Οι φιλόλογοι παντού θα τον θυμούνται
Θα τον σκεπτόμαστε συχνά με πόνο αλλά
και με ευγνωμοσύνη γι' αυτό που υπήρξε.

204

Ο ΓΙΑΝΝΗΣ ΚΑΜΠΙΤΣΗΣ
ΩΣ ΕΛΛΗΝΑΣ ΦΙΛΟΛΟΓΟΣ

Γρηγόρης Σηφάκης

Θα σας μιλήσω για το επιστημονικό έργο του αείμνηστου Γιάννη Καμπίτη. Ωστόσο, η διατύπωση του θέματος που ο Πρόεδρος του Φιλολογικού Τμήματος (και της οργανωτικής επιτροπής του σημερινού μνημοσύνου), κ. Μ. Πασχάλης, μου ανέθεσε να αναπτύξω ήταν “Ο Γιάννης Καμπίτης ως Έλληνας φιλόλογος” (όχι ως κλασικός φιλόλογος) και αυτό με οδήγησε στο να συγκεντρώσω την προσοχή μου σε ορισμένα χαρακτηριστικά του επιστημονικού έργου του, που εξηγούνται καλύτερα αν λάβουμε υπόψη μας πως ο Γιάννης Καμπίτης λειτούργησε και ως ακαδημαϊκός διδάσκαλος, τα τελευταία δεκαπέντε χρόνια, στο πλαίσιο του ελληνικού πανεπιστημίου – πρώτα στα Γιάννενα και κατόπιν στην Κρήτη. Έτσι ελπίζω ότι θα φωτιστεί καλύτερα και ολιγότερα η προσωπικότητά του.

Το επιστημονικό έργο του Γιάννη Καμπίτη παρουσιάζει μιαν αξιοπρόσεκτη ανανομία: ενώ είναι σχετικά περιορισμένο από ποσοτική άποψη – και πώς θα μπορούσε να είναι αλλιώς, αφού ο Γιάννης Καμπίτης, που ήταν και τελειοθήρας, ανάλωσε τα τελευταία δέκα, και πιο παραγωγικά χρόνια της ζωής του στην πανεπιστημιακή διοίκηση – το έργο του, λοιπόν, απλώνεται σ' έναν πολύ ευρύ επιστημονικό ορίζοντα: από τον Όμηρο ως τον Βιργίλιο και τα *Αργοναυτικά* του [Ορφέως] από τον Αισχύλο και τον Ευριπίδη στον